

## Table des matières

Introduction	3
À propos d'Âges et Transmissions	4
Présentations – un objet important	5
Enfance et adolescence	8
Famille	12
Être femme, être homme	17
Travail et bénévolat	22
Entre ici et là-bas	26
Ce en quoi je crois	30
Les changements et événements dont je suis témoin	33
Une fierté, un rêve	37
Évaluation	39

Mise en forme des textes, coordination et réalisation du projet : Sylvie Lerot © 2025

© AGES & TRANSMISSIONS ASBL – Belgique

Éditeur responsable : Michèle Piron

Siège social : rue Konkel, 194/2, 1200 Bruxelles

Siège d'activités : rue Belliard 20/3, 1040 Bruxelles

N° d'entreprise : 0460 433 264 - RPM Bruxelles (francophone)

[info@agesettransmissions.be](mailto:info@agesettransmissions.be) / [www.agesettransmissions.be](http://www.agesettransmissions.be)

Banque : BE20 3101 2443 8356

# Nous racontons notre vie dans un groupe multiculturel

Un partenariat entre Ages et Transmissions et les Maisons de quartier de la ville de Bruxelles

## À l'origine de ce 11<sup>e</sup> groupe

Il y a quelques années, Elisabeth a participé à un des groupes multiculturels "Nous racontons notre vie" animés par Ages et Transmissions. Cette expérience lui a donné envie d'aller plus loin dans la démarche interculturelle en faisant le choix de vivre avec des personnes d'origines socio-économiques et culturelles variées. Elle a dès lors quitté la maison Abbeyfield où elle vivait pour un habitat communautaire en plein cœur des Marolles. Ce lieu de vie pour seniors, dépendant du CPAS de Bruxelles-ville, possède un local d'activités « TissAges » permettant aux habitants de se rencontrer (1, rue Notre Seigneur à 1000 Bxl). Constatant que ceux-ci se rencontrent essentiellement autour de moments gustatifs et récréatifs, mais se connaissent finalement très peu, Elisabeth nous a mis en lien avec Capucine Daniel, l'animatrice de ce lieu, afin d'y proposer un groupe « Nous racontons notre vie ».

Octobre 2024 : huit personnes d'horizons culturels et sociaux variés ont accepté l'invitation au voyage : Djamilia, Claude, Elisabeth, Ulysse, Bernadette, François Xavier, Marthe et Capucine. Trois d'entre elles habitent sur place, 3 autres habitent le quartier et Bernadette vient par l'intermédiaire d'A&T.

Elles se sont raconté leur vie durant 10 séances, animées par Sylvie et enregistrées et retranscrites avec l'aide de Capucine.

En suscitant le dialogue et l'échange entre des personnes de cultures différentes et de parcours différents, l'objectif est de mieux se connaître afin de diminuer les préjugés que chacun peut avoir sur l'autre. Lors de chaque rencontre, un thème est proposé : enfance, famille, être femme/être homme, travail, entre ici et là-bas, ce en quoi je crois, les changements.

Ces rencontres nous ont portés, enrichis, bouleversés parfois,... On y a tout entendu, mais toujours dans le respect et la bienveillance. Les jugements ont été mis de côté, même s'il y a eu des sentiments exprimés. Des questionnements sont nés et cela nous a menés à débattre sur le monde et son évolution, la société dans laquelle nous vivons, les modes de vie de chacun.

Nous espérons, par ce recueil de paroles, témoigner de ces échanges et donner envie à d'autres d'y participer ...

Sylvie Lerot, animatrice et coordinatrice d'Âges et Transmissions

Avec le soutien de la Cocof (cohésion sociale) et du secteur éducation permanente de la Fédération Wallonie-Bruxelles



## À propos d'Âges et Transmissions

*Des aînés tisseurs de solidarité entre générations et cultures*



### Qui sommes-nous ?

Créée en 97, Âges et Transmissions est une asbl pluraliste bruxelloise permettant aux aînés de jouer un rôle actif dans la société. Elle est reconnue comme organisme d'éducation permanente par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

### Notre finalité ?

Promouvoir à Bruxelles l'utilité sociale et l'engagement des aînés en :

- Participant à la construction d'une société plus solidaire et ouverte à toutes les générations et cultures.
- Luttant contre les préjugés, les extrémismes, le racisme

### Nos activités ?

- **Soutenir l'apprentissage du français et de la lecture** (bénévolat pour seniors) : des coups de pouce en lecture et langage dans les écoles primaires et avec des adultes en parcours d'alphabétisation ou FLE (tables de conversation et projet « Lire à 2 ») ;
- **Dialoguer entre personnes d'âges et de cultures différents** : rencontres entre des seniors et des enfants, ados, adultes d'origines variées, nés en Belgique ou ailleurs ; ateliers philo ;
- **Transmettre la mémoire** : édition de recueils collectifs d'histoires vécues, publication de témoignages en ligne, partage de souvenirs en écoles primaires, groupes d'écriture autobiographique, ateliers de récit de vie oral en groupe interculturel ;
- **Former les seniors à devenir des acteurs interculturels et intergénérationnels** : conférences et ciné-débats, formations méthodologiques, groupes de réflexion, ateliers-lecture, visites d'expos ...

### Nos partenaires ?

Afin de mener à bien ces activités, nous travaillons avec de nombreux partenaires : écoles primaires, secondaires, supérieures, centres d'alphabétisation, de français langue étrangère (FLE), bureaux d'accueil pour primo-arrivants, bibliothèques, musées, communes, centres communautaires, associations culturelles et d'éducation permanente ...

**Contact** : 02/514.45.61

info@agesettransmissions.be

20/3, rue Belliard à 1040 Bruxelles

**www.agesettransmissions.be**

## Présentations – un objet important

### **Bernadette**

Je suis née dans la commune de Huy en 1946, dans une famille catholique, ma mère s'appelait Marie et je suis la dixième d'une famille de 11 enfants. Il y a eu 8 filles et toutes, sauf moi, ont reçu un prénom composé commençant par Marie. À l'époque de ma naissance, le prénom « Bernadette » était récent pour les familles catholiques puisque Bernadette Soubirou venait d'être canonisée quelques années auparavant. Petite, je trouvais mon prénom long et je me suis fait appeler par différents diminutifs et surnoms (Berna, Dette, Nadou, ...). J'ai toujours habité en Wallonie, sauf lors de mes études supérieures où je logeais dans un kot à Wemmel chez ma sœur. Il y a 3 ans, j'ai déménagé à Bruxelles, après que mes anciens propriétaires aient vendu le logement que j'occupais. J'ai choisi d'intégrer un logement partagé avec un projet de vie communautaire. Avant mon déménagement à Bruxelles, je n'ai pas eu l'occasion d'échanges avec des personnes étrangères, sauf avec ma belle-fille togolaise.

Mon objet est un carnet avec plusieurs rubriques. Il reste dans mon sac à disposition pour noter toutes sortes de choses : des références, des réflexions, des dictons, des choses que l'on m'explique. Je suis une grande amatrice de l'écriture et des objets qui s'y rapportent.

### **François Xavier**

Je suis né au Rwanda en 1946, on ne m'a pas donné de prénom. Dans la tradition rwandaise, on ne donne qu'un nom de famille et un surnom par rapport à une caractéristique physique ou un trait de caractère. C'est à l'arrivée du christianisme que les prénoms sont apparus. Ce n'est que plus tard, à l'âge de 10 ans, lors de mon baptême, que j'ai reçu le prénom de François. J'ai pu choisir seul mon prénom et l'ai fait en référence à un ami qui jouait au foot avec moi. Lors de mon baptême par l'évêque, mon parrain est arrivé en retard et le parrain du précédent baptisé est venu se placer derrière moi. Comme j'avais choisi François, l'évêque a demandé « François comment ? ». Je ne savais pas qu'il y avait plusieurs saints François. L'évêque a dit à son secrétaire d'écrire François Xavier mais celui-ci ignorait à son tour qu'il fallait y mettre un trait d'union. Et le prénom est resté ainsi sur tous les documents.

J'ai choisi 3 objets. Tout d'abord, un bâton qui sert au gardien de troupeau de veaux, je l'ai depuis mes 6 ans. Ensuite, un calepin dans lequel je note des idées, mes réflexions, mes ressentis, etc. Et enfin, une photo de vache typique de mon enfance au Rwanda. Malheureusement, cette espèce est de moins en moins représentée. Mais j'ai le bonheur d'en voir à Pairi Daiza.

## **Marthe**

Je suis née en 1952 à Etterbeek d'une maman bruxelloise et d'un papa wallon. Ils se sont rencontrés au travail. J'ai un grand frère qui s'appelle Marc et une grande sœur prénommée Marie-Claire. Marthe est un prénom biblique. À l'école nous devions apprendre des versets de la bible par cœur dont celui-ci qui m'en apprit sur mon prénom.

« Chemin faisant, Jésus entra dans un village. Une femme nommée Marthe le reçut. Elle avait une sœur appelée Marie qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Quant à Marthe, elle était accaparée par les multiples occupations du service. Elle intervint et dit : « Seigneur, cela ne te fait rien que ma sœur m'ait laissé faire seule le service ? Dis-lui donc de m'aider. » Le Seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, tu te donnes du souci et tu t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera pas enlevée. »

Un peu comme moi, Marthe se plaignait de devoir tout faire et d'être affairée en permanence en comparaison avec ma sœur Marie-Claire qui profitait de la vie.

Comme objet, j'ai pensé aux cartes de visite que j'ai réalisées avec l'aide de la ville de Bruxelles, lors de l'opération parcours d'artiste. Ça permet de me présenter et d'avoir une trace de mes œuvres qui sont au verso de la carte. Ce sont des collages réalisés lors d'ateliers au Tanneur.

## **Djamilia**

Je viens d'une famille très riche. Mon prénom vient d'un ami de mon papa, d'origine algérienne. Lors de la révolution algérienne, une femme révolutionnaire à l'esprit guerrier s'appelait Djamila, c'est pour ça que je porte ce prénom. Djamilia veut dire « belle » en langue arabe. Je suis née en 1968 et suis la quatrième enfant de la famille. J'ai 3 grands frères, 2 qui sont à Moscou et 1 qui est en Turquie. Je suis tchéchène et j'ai connu la guerre pour ensuite la fuir. J'ai vécu un long périple de 4 mois avant d'arriver ici.

Je n'ai pas apporté d'objet.

## **Claude**

Je suis né dans les Marolles à l'hôpital Saint-Pierre en août 1954. Je suis lion comme Marthe que je connais depuis 38 ans. Mon vrai prénom c'est Clovis, mais j'ai changé quand j'étais petit pour des raisons familiales et je préfère que l'on m'appelle Claude.

Je participe à la table de conversation, car je connais le local Tissâges et Capucine et que participer à des activités organisées me plaît. Je fais déjà du Diamond's Painting, des jeux de société, du bricolage, etc. J'aime être avec les habitants de Tissâges. Comme je suis né dans les Marolles et y ai toujours vécu, je suis un vrai phénomène bruxellois.

Comme objet j'ai choisi un ballon de foot. Je suis un grand supporter de l'équipe d'Anderlecht. Plus jeune, j'ai fait beaucoup de sport ; du foot, du rugby, du marathon, de la marche à pied et maintenant je joue à la pétanque.

### **Capucine**

Je suis née en 1981 à l'hôpital français, à Berchem-Sainte-Agathe. Ce qui est comique, car ma sœur et mon frère sont nés en France et quand j'ai appris que j'étais née en Belgique, je râlais un peu alors maman m'a dit : « Tu es née en Belgique, mais à l'hôpital français ! ».

Ma maman a choisi mon prénom en référence à la fleur et au mannequin/actrice Capucine.

J'ai grandi dans une famille catholique pratiquante de trois enfants dont je suis la cadette. Durant une partie de mes études, j'ai été à l'internat tenu par des sœurs à Soignies.

Menant le projet Tissâges, je trouvais important de trouver une activité qui puisse fortifier les liens entre les locataires de Tissâges et les habitants du quartier.

Comme objet, j'ai choisi mon GSM, car il est multifonction et ne prend que peu de place. J'y ai internet pour trouver des réponses à toutes les questions que je désire solutionner, mes agendas partagés (famille/travail), mon réveil, mon appareil photo, des programmes de jeux, différents modes de communication comme WhatsApp, Outlook, mails, Meet, etc.

### **Ulysse**

Je m'appelle Maurice, Ulysse, Léon, Ghislain. Je suis né à Hellebeek, près d'Ath, en 1950. Ulysse est en fait mon deuxième prénom. Le premier c'est Maurice, mais j'ai préféré que l'on m'appelle Ulysse, car j'y voyais le voyage qu'il m'appartenait de faire. Ma maman était d'origine polonaise. Je n'ai presque pas connu mes parents, car, à l'âge de 18 mois j'ai été placé puis remis brièvement dans ma famille à 4 ans.

Comme objet j'ai amené des harmonicas. Ils ont chacun une sonorité différente. Ils m'ont été offerts dans le home dans lequel j'ai vécu, ça a été le premier cadeau dont je me souviens. J'ai appris seul à en jouer quand j'étais tout petit. Je me mettais dans une armoire pour entendre mes propres sons et les faire évoluer. Je fais tout à l'oreille, je ne sais pas lire la musique. Plus jeune quand je voyageais beaucoup, je me produisais avec un ami guitariste. Quand j'en joue, mon souffle se régule et je me sens mieux, c'est une sorte de méditation.

## Enfance et adolescence

### François Xavier

Une journée type pour moi se passait comme ceci : très tôt le matin, je m'occupais du troupeau puis j'allais à l'école qui était à 30 minutes à pied de chez moi. Après l'école, je retournais m'occuper du troupeau et ensuite je rentrais faire mes devoirs et manger.

Aux alentours de mes 10 ans, je gardais un troupeau de 8 veaux appartenant à mes parents. En premier lieu, ces veaux étaient gardés dans un enclos où on leur donnait de l'herbe. Puis les veaux grandissaient et allaient paître à côté de l'enclos où il y avait de l'herbe fraîchement poussée. Au fur et à mesure qu'ils grandissaient, ils s'écartaient de cet enclos.

Un événement marquant ? À cette époque, il y avait encore beaucoup d'animaux sauvages dont un félin qui ressemblait à un lynx/caracal. Dans mon troupeau, il y avait un petit taureau avec lequel je ne m'entendais pas très bien. Un jour, alors que je gardais le troupeau, ce petit taureau s'est fait attaquer au cou par le félin. J'ai crié de peur et, pour protéger le troupeau, j'ai fait de grands gestes avec ma lance afin de le défendre. À un moment, le félin a ouvert sa gueule comme un chien qui veut te faire peur et j'ai réussi à enfoncer ma petite lance dans sa gueule et à le tuer. Le fait d'avoir fait ça m'a donné un statut particulier sur la colline. J'ai été fêté et j'ai eu le droit de boire à la paille un peu d'alcool de banane à la gourde des grands ! Après cet incident, le petit taureau a été plus gentil avec moi, ce qui ne m'a pas empêché, lors de la vente de celui-ci, de me voir rassuré par son départ.

### Marthe

Ce dont je me souviens le plus et qui m'a marquée, c'est de la chasse aux papillons. Lorsque j'avais environ 4 ou 5 ans, tous les enfants du bloc se rassemblaient dans la prairie qui jouxtait la maison. Les petits avec les petits, les grands avec les grands, on chassait les papillons, on chantait, on jouait à cache-cache. Les plus grands faisaient des cabanes avec de la tôle. Il y avait un lavoir avec des clapiers derrière chez nous. On y allait pour donner à manger aux lapins.

Je me souviens d'une fois où les plus grands nous avaient accompagnés et avaient fumé et quelqu'un du lavoir avait prévenu la police parce que la fumée salissait le linge. Cette personne appelait la police pour tout : un midi, je suis rentrée et il avait appelé la police, car on chantait dans le fond du jardin !

Une fois, une de mes voisines a perdu sa tortue et tout le monde l'a recherchée dans les jardins, la prairie ...

À un moment, il a été question de vendre cette prairie. Tous les voisins de ma rangée de maisons se sont réunis afin de parler du rachat de la prairie. Malheureusement cela n'a pas pu

se faire et, à la place de notre belle prairie, on a construit des garages. Petite, j'étais très libre, je pouvais jouer dans la rue et rencontrer des enfants du quartier. Mais après ma 2e communion, j'ai dû rester à la maison et je dois avouer que je m'ennuyais beaucoup, car ma sœur était à l'internat et mon frère avait ses amis.

J'ai quelques regrets d'être restée seule à la maison et de ne pas avoir tenté de rencontrer plus de monde en faisant des activités comme la chorale. Je me dis par exemple que, si j'étais restée à l'école durant le temps de midi, j'aurais pu m'y faire plus d'amis. Mais mes parents ne m'y ont pas encouragée.

Mon papa avait récupéré un chien chez un monsieur qui ne pouvait plus s'en occuper, à notre grande joie. Lors de nos congés, nous l'avons confié à une pension durant 8 jours et, à notre retour, il a refusé de manger durant le même laps de temps tellement il nous faisait la tête.

Je suis allée aux lutins, aux guides puis chez les scouts. Je me rendais au centre culturel Bruegel à vélo depuis chez moi. Pour aller à l'école, nous avions un bus scolaire et, les jours de neige, nous pouvions jouer parfois jusqu'à midi avant son passage. À son arrivée, les plus grands se disputaient les places.

### **Djamilia**

J'ai grandi dans une grande famille recomposée. Ma maman a eu deux garçons d'un premier mariage. Ensuite, après le décès de son mari, elle s'est remariée avec mon papa et a eu deux filles et un garçon. Puis, mon oncle a fait le souhait, lors de sa mort, de confier ses quatre garçons à ma maman. Nous étions donc neuf enfants à la maison, dont six orphelins. J'ai vécu une enfance joyeuse dans le sens où, étant nombreux, je ne me sentais jamais seule. Mais toute l'attention de mes parents était tournée vers ces six orphelins et je me sentais moins bien lotie, moins chérie et gâtée qu'eux.

À côté de la maison, il y avait un terrain de foot où tous les enfants du village jouaient du matin au soir. Ils faisaient exprès d'envoyer la balle dans la cour de ma maison avec l'espoir de me rencontrer puisque je restais à la maison. Ils voulaient attirer mon attention, mais ils ne m'intéressaient pas.

Mes parents travaillaient tous les deux dans des magasins du village alors j'étais désignée responsable du ménage, des repas et des soins à donner aux animaux. Nous avions des vaches, des poulets et des moutons. Et en plus de cela, j'allais également à l'école. Je n'ai donc pas eu une enfance ordinaire, mais, malgré cela, je ne me suis jamais plaint.

### **Claude**

Lors de mes années de primaires, j'ai étudié dans une école communale qui était mixte. Je n'ai pas eu une enfance joyeuse, j'ai été séparé de ma maman très jeune. On m'a donc placé. Les

personnes qui s'occupaient de moi m'ont maltraité, j'ai été fouetté et battu. C'est une période de ma vie dont je ne préfère pas parler, ça me rend nerveux et malheureux.

### **Capucine**

J'ai grandi dans une famille où j'étais la cadette de 3 enfants. À mon arrivée à la maison, mon frère ne voulait pas que je reste parce que j'étais censée être un garçon. Ce rejet n'a pas duré longtemps, car j'ai grandi dans une famille très aimante.

Je garde de très bons souvenirs de ma scolarité, sauf de mon institutrice de 2e primaire qui utilisait encore les châtiments physiques comme punition. Ma maitresse en première primaire s'appelait Madame Léona. Elle était géniale, on faisait beaucoup d'activités manuelles et le passage en deuxième a été difficile, car Mme Sabine n'était pas aussi douce et compréhensive.

En troisième année, j'ai changé d'école. Je suis arrivée la première année de mixité au Sacré-Cœur de Ganshoren. Nous étions alors 5 filles dans toute l'école et nous avons l'impression d'être regardées comme des extra-terrestres. Les garçons ne savaient pas s'ils pouvaient nous inclure dans leurs jeux et comment nous approcher pour parler. Nous avons alors développé des techniques de protection envers les garçons et leur harcèlement. Heureusement, l'équipe pédagogique était merveilleuse. J'y suis restée jusqu'à ma 3e secondaire que j'ai doublée et j'ai rejoint le Sacré-Cœur de Jette durant 1 an. Après cette année, je suis allée en internat à Soignies chez les Sœurs. Alors que je pensais que cette année serait pleine de contraintes, j'ai en fait vécu ma plus belle année de scolarité.

Je suis toujours allée dans des écoles catholiques et, à la sortie des secondaires, j'ai décidé d'aller dans l'enseignement libre pour mes années de supérieur. La vie a fait que j'ai arrêté mes études pour entrer dans la vie active. Depuis mes 20 ans, je travaille.

Grâce à mes parents à l'esprit aventurier, j'ai beaucoup voyagé. Ils m'ont ouvert des portes que je ne soupçonnais pas possibles, le goût de l'effort, se faire bousculer dans ses habitudes, se remettre en question et je les en remercie. J'ai pu connaître beaucoup de cultures, de coutumes différentes qui me sont utiles dans mon parcours professionnel.

### **Elisabeth**

En évoquant mon enfance, je vois défiler devant moi mes années de scolarité bousculées. Mes parents, soucieux de nous offrir un avenir meilleur, ont quitté la Hongrie, dirigée par les communistes et ont émigré en Belgique après la révolution d'octobre 1956. Les 2 sœurs de papa, qui habitaient déjà ici, nous ont recueillis et ont facilité ce nouveau départ dans la vie.

J'ai suivi une première année primaire et une moitié de 2e année en Hongrie. C'est grâce à cela que je sais lire et écrire ma langue maternelle. Le reste de la 2e année et jusqu'à la 4e année, c'était en néerlandais, car c'est en Flandres que nous avons pris racine en Belgique. Après un déménagement à Anvers, j'ai continué ma scolarité en français, en section moderne, mais je

galérais pour maîtriser le français. Alors, comme je régressais, je suis retournée dans une école néerlandophone où j'ai pris comme option latin grec. Le prix à payer c'est que j'ai doublé ma première année secondaire.

Mes parents ne connaissaient aucune des 2 langues du pays et n'ont jamais pu m'aider durant toute ma scolarité. Des années plus tard j'ai compris que l'effort soutenu m'a permis de progresser. Si aujourd'hui je parle autant de langues, c'est grâce à ma scolarité telle qu'elle a été.

## **Ulysse**

Je suis né à 7 mois à Hellebeek. J'ai grandi dans une famille de 5 enfants. J'étais celui du milieu. Ma maman était polonaise et mon papa belge. Ma maman me traitait différemment que mes frères et sœurs. Je ne me plaisais pas chez moi, la relation avec ma mère n'était pas bonne. J'ai été placé à l'âge de 1 an et demi puis remis à mes parents à l'âge de 4 ans, mais pour une courte durée. J'ai quitté les homes lorsque j'ai eu 17 ans. Mon papa de famille d'accueil était bûcheron. Il m'emmenait avec lui quand il partait pour une semaine et la plupart des bons souvenirs et des apprentissages que j'ai en famille viennent de lui, boire de l'eau de source, l'apiculture, reconnaître les arbres, l'odeur de la forêt.

J'ai appris la vie en communauté dans les différents lieux où j'ai été placé, ainsi que chez les scouts et à l'armée. Je fuguais souvent, c'est pour ça que j'ai fait tant de homes. Il n'y a rien à regretter à ça, ce sont plein d'aventures desquelles je parle sans problème. C'est dans les homes que j'ai appris à cuisiner. L'école n'était pas faite pour moi, les méthodes d'apprentissage n'étaient pas adaptées à moi. J'ai triplé ma troisième primaire. J'ai appris à lire et à écrire par moi-même avec des mots croisés, des mots fléchés et d'autres jeux de mots. J'ai essayé de créer des liens avec mes frères et sœurs, mais ça n'a jamais pris... Je me suis toujours senti exclu de la fratrie. Ça me soulage de pouvoir vous partager tout ça.

## **Bernadette**

Je suis née en 1946 dans une petite commune de Wallonie où je suis restée jusqu'à mon mariage, à mes 24 ans. Je suis la 10e d'une famille de 11 enfants. De l'aîné au plus jeune, il y a quasiment une génération. Dans ma famille, il y avait une série de règles tacites, mais qui étaient respectées, par exemple les places à table. Les plus petits du côté de maman et les plus grands du côté de papa. Je trouvais que ce n'était pas facile de se faire une place dans une si grande famille. Quand j'étais petite, j'ai réagi à ce problème-là en m'isolant. J'aimais bien jouer seule, parler seule, m'inventer des amis. Une des grandes caractéristiques de notre famille c'est que nous sommes tous de grands joueurs : il y a toujours eu des jeux de société à disposition. On se rassemblait et on s'entendait tous très bien autour de cette activité-là. Ce plaisir du jeu a d'ailleurs été transmis aux plus jeunes générations. La Saint-Nicolas était un moment très joyeux, 13 assiettes étaient placées pour que Saint-Nicolas les remplisse et chacun recevait un cadeau. C'était féérique.

J'ai fréquenté une petite école fondamentale et, ce dont je me souviens le plus, ce ne sont pas les cours, mais les récréations parce qu'on pouvait apporter nos patins à roulettes.

Je vais vous raconter un événement marquant et douloureux. À mes 9 ans, j'ai perdu mon papa, soudainement, suite à une congestion cérébrale. Ça a été une rupture assez brutale. Ma petite sœur et moi-même avons été envoyées chez des voisins lors du passage du médecin. À notre retour, on nous a dit : « Allez dire au revoir à votre papa une dernière fois ». On a dû comprendre seules qu'il était mort vu que tout avait été dit à demi-mot.

Nous avons ensuite été confiées à notre grand-mère qui avait eu un accident vasculaire cérébral et dont une de ses filles, qui était célibataire, s'occupait. Nous n'avons pas pu assister à l'enterrement de notre papa. J'étais dans une tristesse terrible et me sentais abandonnée. Nous avons été totalement coupées de notre famille pour vivre ce moment de deuil. Après l'enterrement de papa, nous sommes rentrées à la maison. Le lendemain, je suis allée à l'école et des copines de classe m'ont dit : « nous sommes allées à l'enterrement de ton papa et on ne t'a pas vue ! ». Avec le temps, j'ai réussi à dire que j'avais été fâchée de ne pas être là, ce à quoi on m'a répondu que c'était pour me protéger ainsi que ma petite sœur.

## Famille

### Marthe

Un souvenir heureux ? Avec mes oncles et tantes, c'était comique parfois, on leur donnait des surnoms. J'avais une tante « Barbe » qui avait de la barbe, une tante « Zizi » qui s'appelait Désirée et une tante « Rose ».

Un souvenir malheureux : mon frère a été placé chez un curé dans une communauté/fraternité d'accueil parce qu'il était trop difficile à l'adolescence. Et du coup, mes points à l'école ont fort baissé. Ça a tout changé, ça a marqué tout le monde, l'ambiance de la famille s'est dégradée.

Le soir, on est restés longtemps sans TV et, quand on l'a eue, en noir et blanc, c'était au moment de l'annonce de la mort de Claude François. Mon père faisait des réussites et ma mère lavait la vaisselle et on se racontait notre journée. Après elle feuilletait des revues « Femme d'aujourd'hui ». On ne parlait pas beaucoup en famille. Jusqu'à mes 9 ans je parlais néerlandais avec maman puis on m'a remis dans une école francophone alors je n'ai plus voulu parler néerlandais avec elle.

De mon papa, j'ai beaucoup de bons souvenirs. Il était un peu artiste, on faisait de longues promenades en forêt où il m'expliquait la nature et il peignait. Parfois, il m'achetait des frites. Ma maman m'a appris à tricoter à la machine.

## **Djamilia**

Du côté de mon papa, il y a une longue espérance de vie : mon grand-père est mort à 117 ans et ma grand-mère à 106 ans. Du côté de ma maman, l'espérance de vie a été plus courte : mon grand-père a été pris en 1938 lors de la grande répression/purge de Staline et ma grand-mère est morte à 53 ans, je l'ai connue jusqu'à mes 5 ans. Le frère de maman est mort à 35 ans et sa sœur à 43 ans.

Mon papa a étudié à l'université en Sibérie, lors de sa déportation, et maman a étudié jusqu'au collège. Ils étaient tous 2 commerçants dans notre village. Mes frères et sœurs ont étudié à l'université de Moscou.

Mon papa était très doux et ma maman était stricte et sévère. Merci à elle de l'avoir été, car je pense que c'est grâce à ça que notre famille a aussi bien fonctionné. J'ai beaucoup aidé ma maman jusqu'à mes 14-15 ans pour la cuisine, le ménage et je m'occupais des animaux.

En 1994, il y a eu la guerre. Sans ça, je n'aurais jamais pensé quitter mon pays. Ça fait 26-27 ans que je suis partie. Quand nous sommes arrivés en Belgique, j'ai dit à Murad : « On reste 4-5 ans et on repart ». Je suis toujours ici, mais mon cœur est en Tchétchénie. Je n'ai pas passé un jour sans stresser en pensant à ma famille au pays. Je suis très nostalgique. Si ton cœur n'est pas libre, ton esprit n'est pas libre.

Je me souviens que mon papa cuisinait très bien. On était dehors et on se mettait tous en rond autour de lui quand il cuisinait et mon grand frère et ma sœur jouaient de la guitare. On chantait et dansait. Les voisins venaient avec nous. On faisait ça 2-3 fois par semaine. Pour le petit-déjeuner, on se rendait visite les uns les autres. Les femmes prenaient leurs tricots dans un sac pour le continuer. On ne déjeunait jamais seul chez nous, c'était un partage entre voisins et amis. C'est une tradition de vivre ces événements en communauté et pas seulement en famille. Cela me manque.

## **Claude**

A 21 ans, j'ai quitté ma famille adoptive qui habitait la Hulpe, car elle me battait et que je me faisais maltraiter. J'ai eu d'abord un appartement seul à la Hulpe, puis j'ai décidé de partir pour rejoindre Bruxelles.

Je préfère donc parler de ma famille de cœur qui s'est formée au centre de revalidation « Sans souci ». J'étais dépressif et voulais me suicider, j'ai donc été placé en chambre supervisée. Tous les samedis, on faisait un spaghetti à la bolognaise et on invitait nos amis à passer de bons moments ensemble. Ils payaient un petit sou ou amenaient une bouteille. Après on allait

se promener au parc, on regardait l'émission « 10 qu'on aime » à la télévision, on mettait des disques pour chanter et danser. À partir de ce moment, j'ai fait beaucoup de belles choses. C'est là que j'ai rencontré Marthe et ma famille de cœur. Entre nous, on fait beaucoup d'activités pour ne pas se sentir seul. On va au cinéma, boire un verre, on fait des excursions et des voyages plus longs. J'ai fait pas mal de sport également ; du foot, du basket, de la pétanque, du marathon dont 23 fois les 20 km de Bruxelles.

Quand j'assistais aux émissions de RTL, après j'allais dans un dancing et là, je rencontrais souvent des artistes : Gérard Depardieu, Alain Delon, Mireille Darc.

On m'a d'ailleurs proposé de participer à un film, mais j'ai refusé. Par contre j'ai fait du théâtre au Tanneur avec la maison de quartier Buanderie.

### **Capucine**

Pendant mon enfance, papa a toujours été amené à beaucoup voyager pour son travail. Il était attaché de direction/attaché commercial pour Mavane. Il vendait toutes sortes d'articles concernant la papeterie, de la pâte à papier aux machines réalisant des cahiers. Lors de ses absences, j'en profitais pour passer du temps avec ma maman ce qui l'arrangeait également, car le temps passait alors plus vite. Je faisais dodo avec elle. Le soir, on écoutait « Les belles histoires » ou on révisait les matières que je devais connaître et pour lesquelles j'avais des lacunes. Je me sentais choyée et je le montrais à ma sœur et mon frère. Eux étaient tout autant comblés, car ils pouvaient inviter des amis et avoir un peu plus de liberté, parce que maman faisait un peu moins attention aux étages supérieurs de la maison.

Les rôles étaient distribués de façon déséquilibrée étant donné les départs de papa et le fait que maman était mère au foyer. Maman devait être douceur et sévérité, c'était elle la figure d'autorité à la maison. Pour continuer à rencontrer du monde en dehors de notre cercle familial, elle a suivi des cours d'histoire de l'art, de dessin, de peinture, de poterie, de céramique, de raku ...

Au moment de mes études supérieures, papa a moins voyagé et a participé plus activement à la vie de famille. J'ai pu le connaître autrement. Il m'aidait dans mes études supérieures, s'impliquait dans mes hobbies, mes sorties, etc.

Au moment de la retraite de mon papa, mes parents ont déménagé dans le nord de la France pour s'occuper de ma mémé. Ils se sont construit la maison de leurs rêves où maman a son atelier. Maintenant, c'est elle qui, par son talent, fait vivre la famille. C'est une belle revanche pour elle.

### **Elisabeth**

Mes parents se sont rencontrés peu après la guerre et se sont mariés le 10 décembre 1945 sans trop se connaître, sur base de quelques éléments communs comme leur âge, 31 ans, et

le type de famille dont ils étaient originaires. Leur foi et leur désir de fonder une famille leur ont suffi pour prendre une revanche sur la vie après les années de guerre. Ils m'ont donné tout l'amour dont un enfant a besoin pour bien se développer. Ils m'ont donné aussi deux frères pour que j'apprenne le partage et le vivre ensemble. Par contre, en quittant notre pays, je n'ai pas connu la vie en famille élargie avec grands-parents, cousins et cousines.

Mes parents ont fait des choix dans leur vie et nous y ont entraînés. À l'âge de la majorité, 21 ans à l'époque, j'ai dit à mon papa : « Papa, j'ai 21 ans. Jusqu'à présent j'ai suivi tous tes conseils. Permits-moi maintenant de prendre ma vie en main et de décider ce que je pense être bon pour moi-même ».

Je suis sortie des chemins battus et je n'ai pas formé de famille. J'ai choisi Dieu comme compagnon de route pour ma vie et, avec lui, j'ai formé une famille d'une manière très large. Toute personne pour moi est un frère, une sœur, un membre de ma famille élargie avec qui je peux faire un bout de chemin. La procréation pour une femme n'est pas le seul chemin. Il est possible de donner vie aussi autrement. Beaucoup de personnes ont besoin d'être soutenues, accompagnées, conseillées, aidées, encouragées, écoutées, car nous ne sommes pas égaux face aux aléas de la vie.

Ce chemin de vie différent n'est pas plus facile ou plus difficile que ceux qui choisissent un parcours classique dans le mariage.

## **Ulysse**

Jusqu'à mes 17 ans, j'ai vécu dans des homes d'enfants battus ou maltraités et j'y ai rencontré des éducateurs qui m'ont aidé en essayant de me comprendre et de m'accepter comme j'étais.

À 18 ans, j'ai fait mon service militaire en Allemagne. Au début je n'aimais pas, c'était très sévère. J'étais dans le régiment de la reine, on devait être exemplaire, on nous appelait l'escadron panique. J'avais un béret noir, de commando, et mon matricule était 7003214. Je me suis démarqué par mes aptitudes physiques. J'étais un bon élément, mon surnom c'était « La gazelle » parce que je courais vite. Quand je gagnais des compétitions, j'avais le droit à des jours de congé, mais en général, je les passais à la caserne, car je ne savais pas où aller.

Ensuite, à mes 20 ans, je suis allé à Anvers pour rentrer dans la marine. Je n'ai pas continué, car j'ai rencontré ma belle Italienne qui est devenue ma femme et avec qui j'ai beaucoup voyagé. On a fait le tour de toute l'Europe.

J'ai ouvert à Anvers, avec un groupe d'amis, un temple tibétain où j'ai été initié par Kalu Rinpoché en 1976. Ça m'a fortifié mentalement et physiquement.

## **Bernadette**

Je vais vous parler de « Bonne-maman à canne ». C'était la maman de ma maman. De mes 4 grands-parents, je n'ai connu qu'elle, car je suis la dixième d'une famille de onze enfants et que presque une génération me sépare de ma sœur aînée. Ce qui fait que j'avais de vieux grands-parents. Après la guerre, elle avait fait un AVC et était devenue hémiparétique du côté gauche, du coup elle marchait avec une canne.

Elle avait un grand sens de l'autodérision. Je me souviens que, lors d'une fête de famille avec nos cousins et cousines, nous avons fait une ronde et « Bonne-maman à canne » s'était mise au centre de la ronde et avait tapé la mesure pendant qu'on chantait : « Elle avait une jambe de bois et pour que ça ne se voie pas, elle avait mis par en-dessous des roulettes en caoutchouc ».

Elle vivait avec une de ses filles qui était célibataire. Elle avait mis au point toute une série d'astuces pour pouvoir faire encore des choses et se rendre utile. Elle avait un métier à tisser qu'on mettait sur la table et elle réalisait des écharpes. Le dimanche, elle écoutait la messe à la radio et, en même temps, elle débitait en petits morceaux les journaux de la semaine pour avoir une réserve de papier toilette pour toute la semaine.

Ma maman s'occupait de ce qui se passait dans la maison et il y avait beaucoup de choses à faire. Papa, lui, s'occupait de nos contacts avec l'extérieur : promenades, matchs de foot, visiter la ménagerie du cirque lorsqu'il passait chez nous ...

## **François Xavier**

Quand j'ai posé la question à ma mère à propos de mon/mes grands-pères, celle-ci a été très secouée et semblait dire que je n'avais pas de grand-père. L'homme le plus âgé que j'ai connu était un des aînés du village respecté par tous. Il m'impressionnait. Il s'appelait « Nyamugemahica/tireur d'élite ». Les adultes l'écoutaient et le respectaient autant que nous, les enfants, quand un adulte nous parlait. C'est lui qui m'avait fait goûter le vin de banane quand j'avais défendu le troupeau de petits veaux.

Ce dont je me souviens, quand il venait à la maison, c'est qu'on devait l'accompagner. On devait marcher devant lui et, quand il avait plu, il y avait un petit sentier tracé par les pieds des adultes. Quand on arrivait dans des zones herbageuses, il fallait écarter les hautes herbes touchées par la rosée, car il ne voulait pas que son pagne soit mouillé ou sali.

Sans un mot ou un regard de sa part, je savais quand il fallait que je rentre, je sentais une présence diffuse presque hypnotique. Ce n'est que plus tard que j'ai compris qu'il avait un statut particulier qui n'existe à mon avis plus et qui existait dans plusieurs pays de la région. Il y avait des profils très respectés et ce n'étaient pourtant pas les plus riches ni les plus forts. Ils avaient un statut qui ressemblait à celui des prêtres. Aucune décision importante n'était prise,

même au niveau de l'état, sans leur avis. C'était comme des constitutionnalistes, c'étaient eux qui intronisaient, qui décidaient s'il y avait la guerre ou pas par exemple.

On vivait autrefois selon un temps construit de façon cyclique sur 4 générations. Ces anciens avaient en tête toute l'histoire orale sur au moins 4 générations et ils décidaient de la séquence. Il y avait un temps pour produire afin que le pays soit un peu plus riche, un temps pour préparer la guerre, un temps pour la guerre et la résolution de conflit et un temps pour la paix avec une forte production agricole et du stockage.

## Être femme - être homme

### **Djamilia**

J'ai grandi dans une famille recomposée de 10 enfants, une fratrie de 6 et 4 cousins orphelins dont je suis l'avant-dernière. Mes parents travaillaient beaucoup, ils partaient vers 7h30 et rentraient à 19h. Nous répartissions les tâches ménagères entre nous pour les soulager. J'ai commencé à les aider vers mes 13 ans, en plus de l'école. On s'occupait des animaux, du jardin, du rangement, du ménage, du linge, tout le monde participait.

J'ai été mariée une première fois et me suis séparée alors que j'étais enceinte de 4 mois et demi de ma fille unique Nayla. Mes parents m'ont accueillie, ils ne m'ont pas obligée à confier ma fille à son papa, ce qui se fait traditionnellement chez nous. Je les en remercie, car ma fille et moi avons été choyés par eux. Je lui ai donné le sein pendant 3 ans. Mes parents me conseillaient sur l'alimentation saine pour une bonne lactation.

Mon père est décédé quand Nayla a eu 3 ans. Nous avons porté le deuil pendant 1 an avant de marier un de mes frères. Moi, je me suis remariée à Murad quand Nayla a eu 8 ans.

Je ne suis pas féministe. Je suis pour défendre les femmes, mais jusqu'à une certaine limite. Par exemple, je ne trouve pas normal de voir de futures femmes médecins se souler lors de la Saint Verhaegen. Comment oser aller se faire soigner chez elles ...

### **Claude**

Je suis fier d'être un homme, d'avoir pratiqué plusieurs sports, de connaître du monde et d'être sociable. Mais j'ai plus confiance aux femmes qu'aux hommes, je me méfie de la réaction de certains hommes qui peuvent être violents. Je ne supporte pas de voir un homme lever la main sur un enfant ou une femme. J'ai plus de facilité à me faire des amies filles. Je partage mon amitié avec Marthe depuis plus de 30 ans. J'ai eu une vie un peu spéciale.

Vers 29 ans, j'ai rencontré ma femme et j'ai eu un fils qui a 40 ans, et une fille. Ensuite, avec une autre femme j'ai eu 2 filles et 2 garçons. En tout j'ai 6 enfants. Mon premier fils est médecin. J'ai aussi des petits-enfants et des arrière-petits-enfants.

Un jour dans un magasin, une petite fille est venue me voir et m'a dit : « Bonjour Papy », j'ai eu les larmes aux yeux. Il m'arrive de voir mes petits-enfants, mais pas mes enfants.

### **Capucine**

Je pense qu'après avoir vécu mai 68, l'éducation donnée par mes parents s'est voulue égalitaire, même si j'ai ressenti des différences entre mon frère et moi. Nous devons tous mettre la main à la pâte pour de petites choses comme la promenade des animaux, charger et décharger le lave-vaisselle, mettre la table, prendre les poussières ... Maman était femme au foyer et préférait mettre en priorité nos études et vies sociales que la réalisation de tâches ménagères.

Je pense que la distribution des tâches domestiques était surtout réalisée en fonction du caractère, des affinités et des acquis de chacun.

Si j'ai ressenti des différences, c'est surtout parce que mon frère était très distrait : on disait de lui qu'il était dans la lune ou avait la tête dans les nuages. De ce fait, j'avais l'impression que mes parents étaient plus coulants avec lui, qu'ils avaient plus de patience et lui trouvaient plus d'excuses pour ses torts. Qu'ils étaient plus indulgents en général pour ses études, l'arrêt du sport, le choix de ses fréquentations.

À partir de l'adolescence de ma sœur et mon frère, nous avons commencé à parler librement à table de tous les sujets que nous désirions, il n'y avait pas de tabou (religion, sexualité, politique ...). J'ai appris sur la sexualité en lisant une bande dessinée que ma sœur avait reçue à l'école et en observant la nature. Et, si j'avais des questions, je les posais simplement à table ou j'allais trouver ma sœur ou mon frère.

Pendant une longue période, j'ai été féministe et j'ai fait partie de la commission "Femmes" de la CGSP. Maintenant, je suis contre toutes les différences ou choses qui me semblent injustes, sans pour autant tenir compte du genre en premier lieu.

Pour l'éducation de mes enfants, j'espère être équitable dans l'attention que je leur porte et porterai et espère faire de justes répartitions des tâches selon leurs âges et possibilités (temps/acquis) sans les submerger pour donner aussi une priorité à leurs études et vie sociale.

### **Elisabeth**

Quand mes parents attendaient leur premier enfant, ils espéraient un garçon. Quelles ne furent pas leur joie et leur surprise quand deux garçons se sont présentés en même temps ! Ensuite ils voulaient encore une fille et, après trois ans et demi, je suis née. Ils étaient très fiers

quand, chaque dimanche après-midi, endimanchés (maman étant couturière, elle nous cousait de beaux habits), nous traversions la ville à pied pour aller chez grand-mère.

Nos parents nous ont donné une éducation semblable. Étant fille unique, je participais aux jeux des garçons. Quand les garçons me taquinaient, m'ennuyaient ou qu'ils voulaient me dominer, papa s'interposait juste en disant : tu as deux oreilles, ce qui entre dans une oreille que tu ne veux pas entendre, tu le fais ressortir par l'autre oreille. Ta force intérieure peut devenir bien supérieure à la force physique de tes frères.

Plus tard, en devenant une jeune fille, maman trouvait que je n'avais pas une démarche assez féminine. Pas étonnant, car je devais toujours me tenir au pas des garçons et de mon père quand celui-ci nous emmenait visiter musées ou curiosités. Plus tard, maman se contredisait : quand tu marches seule dans la rue, garde un pas ferme et décisif, ne traîne pas, ne donne pas l'occasion à des personnes malveillantes de t'interpeller.

Maman, ayant été mère au foyer, accomplissait elle-même toutes les tâches ménagères. Papa parfois aidait à cuisiner et ils allaient ensemble faire les courses. Maman ne m'a rien appris explicitement dans les tâches ménagères ni la couture, mais, étant curieuse, j'ai appris en la regardant. Je regardais aussi bricoler papa et aujourd'hui, grâce à lui, je manipule facilement les outils.

Dans mon travail en église et paroisse, j'ai toujours été en contact avec beaucoup de collègues masculins et j'ai toujours été respectée comme femme. Ce qui n'était pas encore habituel il y a 40 ans devient une évidence aujourd'hui. Dans notre monde catholique, les femmes travaillent de plus en plus en coresponsabilité avec les prêtres.

## **Ulysse**

Dans mon chemin de vie, je suis allé à Anvers pour m'engager dans la marine. À partir de 8h, nous devons être devant le pool des marins. Il y avait des files de centaines de mètres. Il n'y avait pas encore d'hôtel pour les marins en ce temps-là. J'ai tellement attendu à Anvers que j'ai fini par trouver un travail dans la restauration. Et là, j'ai rencontré « mon Italienne ». Finalement, je ne me suis pas engagé dans la marine et j'ai eu un autre parcours de vie avec cette Italienne, Sylvana, mon premier amour. J'avais 20 ans. Nous avons partagé notre vie pendant 18 ans. Nous avons eu un enfant nommé Moïse.

Elle est morte dans mes bras à l'hôpital, après avoir lutté contre un cancer du sein gauche. Il n'a pas été ablaté. Ensuite, elle s'est mal soignée, n'a pas suivi le protocole et le cancer du sein s'est transformé en cancer généralisé. La pauvre, ça a duré 8 ans. Il y a plus de 20 ans de ça. Malgré tout, ça a été une magnifique histoire d'amour entre nous.

Mon fils s'est marié à 32 ans avec une Thaïlandaise. Il a eu une petite fille qu'il a appelée, comme sa maman, « Sylvana ». Il a 52 ans actuellement et ma petite-fille a 20 ans. Elle a

terminé ses études. Ils habitent à Tournai. Nous nous voyons une à deux fois par an, à l'occasion de nos anniversaires.

Ces liens à distance ne me conviennent pas entièrement, mais c'est comme avec mes frères et sœurs. C'est moi qui ai fait les démarches pour savoir où ils habitent et que l'on puisse rester en contact.

Le rôle des femmes n'a pas toujours été facile, je trouve. Mais ça va changer encore. Par exemple, il faudrait plus de femmes au parlement et en politique en général. Il y a trop de cravates comme on dit. Il faudrait un meilleur brassage pour une société moins masculine. Je ne suis ni machiste ni féministe. Une juste balance des 2 devrait permettre à chacun de vivre ses sentiments, son karma, sa façon d'être.

### **Bernadette**

Je pense que le féminisme a pris chez moi de la place à mon insu. Quand j'étais toute petite, il y avait des différences faites entre filles et garçons à la maison. Nous étions 8 filles et 3 garçons. Les filles étaient appréciées pour ce qu'elles faisaient et les garçons pour ce qu'ils étaient. Rien n'était imposé par mes parents aux garçons, c'était naturel, automatique. Je n'ai jamais vu mes frères laver la vaisselle, étendre le linge, faire la lessive ou la cuisine. Avec du recul, je me rends compte que les garçons étaient comme des coqs en pâte. Il a fallu que je quitte la maison pour me rendre compte de ça.

L'année où je suis sortie de l'école secondaire, il y avait moyen de faire des études d'institutrice en 1 an. Ma mère était désireuse que je suive ce parcours, car elle avait envie de nous voir acquérir un diplôme pour avoir une indépendance rapidement. Moi, je voulais étudier la psychologie. J'ai dû faire un compromis et j'ai étudié la logopédie car ces études duraient 1 an de moins. Un de mes frères, lui, a pu commencer des études universitaires. Il ne les a pas terminées, il a préféré se mettre à travailler.

J'ai appris les choses de l'amour par la débrouille, les chansons de Georges Brassens et par la lecture de livres et magazines. Une de mes sœurs m'a expliqué ce qu'étaient les menstruations, avec beaucoup de pudeur et une volonté de garder notre intimité. Malgré la grande famille dans laquelle je vivais, je n'ai pas été beaucoup aidée dans mes questionnements. Je crois que la proximité permanente entre frères et sœurs impliquait également une certaine distance pour se protéger.

À l'époque, fille et garçons étudiaient dans des écoles séparées. De plus nous étions séparés par la Meuse et chacun sur une rive différente. Le moyen de nous rencontrer entre filles et garçons, c'étaient les activités religieuses et les mouvements de jeunesse, des lieux où il y avait des bases communes de valeurs partagées.

Après mon mariage, j'ai participé avec mon conjoint à des réunions de préparation au mariage, en tant qu'animatrice, avec 3 autres couples. Lors d'une de ces réunions, un des

préparateurs qui était psychologue a dit aux femmes présentes : « Soyez femmes ! ». Là, je me suis dit : « qu'est-ce que je dois faire ? Qu'est-ce qu'il veut dire par là ? ». À un moment donné, j'ai vu sa femme qui était la fille d'un bijoutier très en vue dans la ville. Elle était comme un sapin de Noël : elle était très apprêtée, elle avait des boucles d'oreille, des bagues, une montre en or et était permanentée. Sur le moment, je me suis dit : « Ah voilà, c'est ça être femme ! ». Et c'est longtemps après, en y repensant, que je me suis dit : « C'est incroyable, car à ce moment-là, j'étais enceinte de 8 mois alors si on ne voyait pas que j'étais une femme !!! ».

Mon mari s'est retrouvé dans une situation plus au moins similaire. Il était l'aîné de 6 enfants et était formaté pour être responsable. Il a eu aussi besoin de prendre de la distance. Après notre mariage, nous avons mis une distance de 60 km entre nous et nos familles. Nous avons essayé de ne pas éduquer nos enfants de la même façon que nous avons été éduqués.

### **François Xavier**

Quand j'étais enfant, les filles s'occupaient de tout ce qui concerne l'intérieur des enclos de vie : bébés, propreté, repas, lessives... Les garçons de tout ce qui concerne l'extérieur des enclos : gardiennage des veaux, puis des troupeaux. Une fois adultes et mariés, ils s'occupaient en plus conjointement des champs.

Comment j'ai appris les choses de l'amour ? À l'adolescence, j'ai commencé à capter quelques bribes des secrets de l'amour auprès des bergers, pendant les vacances. Par exemple qu'il faut absolument satisfaire sa partenaire. Qu'il existait telle ou telle jeune veuve accueillante ; ou telle matrone, véritable croque-mitaine, qui pouvait te faire fouetter si tu la frustrais.

Les filles bénéficiaient toutes d'une initiation collective par une tante ou une adulte reconnue. Les filles comme les garçons étaient éduqués à se donner satisfaction. Du moins dans la partie du monde que j'ai connue. Ailleurs au contraire, j'ai appris plus tard qu'on allait, de façon criminelle, jusqu'à amputer de toutes jeunes filles. Il y a deux Afriques très différentes sur cette question.

À l'internat tenu par des religieux où j'avais été envoyé très jeune, je n'ai pas eu accès à cette tranche amoureuse de vie des jeunes adultes.

Comment ai-je rencontré ma femme ? Quand nos regards se sont rencontrés, dans l'autocar qui nous conduisait à une fête, nous avons compris que nous allions nous marier. En plus, le Ciel daigna bénir notre mariage. De la même façon, trois décennies plus tard, nous nous sommes pacifiquement séparés. Toujours sans avoir à parler.

L'accès aux études poussées et au travail, semble avoir littéralement libéré les femmes, partout dans le monde où elles y ont eu accès, surtout chez les citadines. Savoir que le respect de nos soeurs est normal et doublement payant épargne même d'avoir à être féministe. C'est une question de justice. Curieusement, malgré l'accès à l'autonomie, il me semble que c'est

encore beaucoup plus facile d'être un homme aujourd'hui, même si c'est moins facile d'être un mâle.

### **Marthe**

Mes parents nous ont éduqués de manière égalitaire, je ne pense pas qu'ils aient fait de différence entre nous. Je n'ai pas d'enfant donc je ne sais pas confirmer, mais je ne pense pas que j'aurais fait de différence entre fille et garçon. J'ai appris les choses de l'amour lors des absences de mon frère qui vivait dans une fraternité. Je pouvais alors dormir dans sa chambre où il y avait une bibliothèque comportant des livres parlant de l'amour.

Mon premier amour s'appelait Robert, on est resté ensemble jusqu'à mes 13 ans. Plus tard, un ami m'a invitée à passer le week-end avec lui à la mer, mais nous ne nous sommes pas mis ensemble, car, juste à ce moment-là, j'ai eu mes règles. J'étais tellement gênée que je n'en ai même pas parlé avec lui. Sinon, j'aurais peut-être habité à Ostende. N'ayant pas trouvé de conjoint pour partager ma vie, je me suis tournée vers la religion et le renouveau charismatique.

Je me bats pour l'égalité des droits, mais ne pense pas être féministe pour autant. Je ne crois pas que la vie soit plus facile ou difficile actuellement pour les femmes. Cependant, je n'ai pas côtoyé le monde du travail donc mon interprétation/ressenti ne concerne que la vie sociale.

## **Travail et bénévolat**

### **Capucine**

Mon papa était attaché commercial et de direction dans la firme Mavane/Pélican et maman était mère au foyer tout en continuant des études d'histoire de l'art, de céramique et de poterie à l'académie de Molenbeek.

Mon premier job étudiant, tous les soirs après les cours, c'était en boucherie. Je m'occupais du service, de la découpe, de l'entretien des machines, du nettoyage et de la fermeture. Ensuite, j'ai travaillé dans des plaines d'enfants durant l'été.

Avec mon premier salaire, j'ai acheté des CD de rock, rap et électro.

Mon premier travail a été dans le prêt-à-porter chez Naf-Naf durant 7 ans. J'ai changé de travail, car les horaires ne convenaient pas à la création ou à la pérennité d'une vie de famille que je désirais alors. J'ai participé à des concours d'entrée aux maisons de quartier de la ville

de Bruxelles et j'y travaille maintenant depuis 16-17 ans. Mon job m'a permis de rester en contact avec le public et de faire plein de formations enrichissantes.

### **Elisabeth**

Avec le diplôme que j'avais, j'aurais pu enseigner la religion en secondaire, mais je ne l'ai pas fait. Par contre, j'ai enseigné la catéchèse en paroisse tous les dimanches de l'année pendant 10 années. Et plus tard, j'ai éveillé des enfants à la foi à travers des partages d'évangile durant les offices.

J'ai vécu 14 années en communauté avec des femmes engagées dans la foi. J'ai habité dans trois maisons différentes. C'étaient chaque fois de grandes maisons avec des activités qui nous donnaient aussi des rentrées financières : pédagogie pour jeunes filles, maison de repos pour personnes âgées, maison pour retraites spirituelles où nous accueillions des groupes déjà constitués ou que nous organisions nous-mêmes.

La gestion de ces maisons était un travail à temps plein. Nous ne percevions pas de salaire, tout était mis en commun comme dans une famille.

Après 14 ans de vie communautaire, mûrement réfléchi et préparée, j'ai pris mon indépendance. C'était un tournant dans ma vie et pas facile : sans aucun argent dans ma poche et sans logement, il m'a fallu apprendre la vie en solo. J'avais 36 ans. Ce qui me donnait confiance c'est que l'Église de Bruxelles m'a immédiatement engagée pour un travail à l'église du Finistère située rue Neuve à Bruxelles. J'ai connu, à temps plein, une vie active, bien remplie, pendant 26 années. J'étais chargée principalement de l'accueil à tous les niveaux, sans distinction, de toute personne qui franchissait le seuil de cette église très fréquentée. C'était un travail très riche en contacts, qui m'a comblée aussi bien humainement que spirituellement.

Actuellement je suis inscrite comme bénévole auprès des maisons de repos des Ursulines et de Sainte Monique. J'accompagne les résidents lors de soins extérieurs, de sorties et voyages. Cela me permet de rentrer en contact et parler avec les résidents désireux de le faire, de rompre leur isolement.

### **Ulysse**

Dans la famille dans laquelle j'ai été placé, ma maman était femme de ménage et mon papa était mineur.

J'ai fait pas mal de boulots différents. J'ai été dans la restauration, en cuisine puis en salle. J'ai été électricien, jardinier/paysagiste, bûcheron, apiculteur et musicien. Mon premier métier a été boucher en contrat d'apprentissage. J'ai aimé faire tout ça, car c'était par plaisir. J'ai tout appris sur le tas en faisant mes expériences. J'arrivais sans diplôme et je repartais avec un métier !

Mon premier souvenir d'expérience de travail, c'était quand j'avais environ 8 ans. J'avais mis la combinaison de papa, pris son fumoir et sa scie à main afin de capturer un essaim d'abeilles qui était dans un buisson. Deux abeilles sont venues sous mon casque, mais j'ai réussi à ne pas paniquer.

De 2011 à 2020, j'ai suivi une formation et j'ai été secouriste à la Croix rouge à Forest. On travaillait parfois jusqu'à 2h du matin, entre autres avec des réfugiés. Mes dernières occupations sur Bruxelles sont du bénévolat à Nativitas, au home des Ursulines, à la Samaritaine, ...

Comme futurs projets, j'aimerais apprendre aux enfants la méditation et aussi acheter un mobil-home pour faire le tour des Balkans.

### **Bernadette**

Ma maman était mère au foyer, elle n'avait pas pu faire d'études du fait de la Première Guerre mondiale. Mon papa était professeur de pédagogie et de sciences et graphologue expert auprès des tribunaux. Il passait beaucoup de temps dans sa tête et dans son bureau.

Quand j'ai fini mes secondaires, on pouvait devenir institutrice après 1 année d'études, ce que voulait maman, car elle souhaitait mon indépendance. Moi je désirais étudier la psychologie en 4 ans. Le compromis a été que je fasse des études de logopédie en 3 ans à Bruxelles.

Ce que j'ai fait de mon premier salaire ? Après un premier boulot de logopède dans un IMP à Huy, j'ai acheté une mini-jupe dans les tons mauves. C'était une revanche, car j'avais toujours été habillée par mes sœurs et le plus souvent en bleu. Je l'ai encore quelque part chez moi.

À la suite de mon mariage, j'ai vécu une vie très occupée, mais absolument pas rentable pour ma pension. J'ai fait du bénévolat à l'école de mes enfants et j'ai été aidante de mon mari architecte.

Au bout de quelques années après mon divorce, j'ai travaillé dans ma commune, dans un IMP. C'était un centre de jour pour des enfants non scolarisés, psychotiques et autistes. C'était un travail très riche, car on travaillait en équipe. J'y suis restée 30 ans, mais avec les interruptions de carrière, je n'ai pas eu une super pension.

### **François Xavier**

Mes parents avaient chacun un emploi. Ma maman était mère au foyer et s'occupait de la supervision agricole. Mon père était responsable du bétail bovin et de l'entretien des routes. Il réalisait des plantations anti-érosion pour éviter les éboulements ou inondations. À l'époque, l'argent et la thésaurisation étaient très suspects et pas acceptés par nos pères et grands-pères, car traditionnellement c'était le troc qui était pratiqué et la richesse devait être redistribuée. Cela a changé avec la colonisation, car, avec l'instauration de l'impôt, les gens

ont commencé à accumuler de l'argent pour pouvoir le payer. Aujourd'hui, tu es quelqu'un si tu as de l'argent.

Dans le pays voisin, au Burundi, les Jésuites m'avaient octroyé une bourse pour m'accueillir dans leur université, ce qui me permettait d'avoir de l'argent. Pendant les grandes vacances, je travaillais également pour avoir des sous que j'économisais.

Mon job étudiant était aide-soignant, car je faisais des études de médecine. Puis, en Belgique, j'ai été chauffeur de taxi. Ces 2 emplois m'ont fait découvrir un large spectre de la vie sociale, c'était très gratifiant. Par exemple le patron de la société Boeing qui se fait raccompagner à son jet privé et qui pèse tellement lourd que la voiture penche sur le côté, le curé dont tout le monde parle, car il fait les routes de campagne pour trouver des maisons closes, etc.

C'est la première fois que je parle de tout cela et j'aime cela. Je ne raconte pas ces souvenirs à mes enfants et petits-enfants, mes parents ne l'ont pas fait non plus avec moi. Sans doute est-ce culturel ? Dans nos familles, au Rwanda, on est parfois plus proche d'une tante ou d'un oncle pour parler.

### **Marthe**

Moi, en résumé, j'ai commencé beaucoup de choses et je n'ai jamais rien terminé. Après mes humanités, j'ai suivi des études certifiantes pour être aide-senior. J'aurais pu travailler dans les homes.

Quand je vivais dans une communauté religieuse du Père Roberti, je travaillais dans une boucherie à Merchtem pour payer un loyer à la communauté. J'étais contente d'avoir un travail. Un jour, le patron m'a demandé de venir travailler le samedi, mais des Français de la même communauté sont venus nous visiter ce week-end-là. J'ai préféré rester avec eux et ne pas aller au travail pour profiter de leur visite. Du coup j'ai été mise à la porte, ce qui n'est pas plus mal, car il n'avait jamais déclaré mon travail.

J'ai aussi travaillé chez un dentiste, la patronne me disait que je faisais bien mon travail, j'étais valorisée. Un jour, elle m'a demandé de venir avec un tablier propre pour le lendemain. J'étais très timide et n'ai pas osé demander à quelqu'un de la communauté de m'aider à nettoyer mon tablier blanc. Je suis retournée au travail avec le même tablier et j'ai été licenciée. À la fin du mois, j'ai dû partir de la communauté, car je n'avais pas de quoi payer la participation au loyer.

### **Djamilia**

Mes parents étaient commerçants dans les tapis et j'ai suivi le même parcours. En 1991, je travaillais dans un magasin et je faisais du commerce avec les Soviétiques. On importait leurs marchandises qui étaient moins couteuses. Après la chute de l'Union soviétique, nous avons acheté à Dubaï tout ce qui était électronique et électroménager en passant par l'Ouzbékistan,

car c'était moins cher et qu'il n'y avait pas ou peu de taxe pour l'importation. Nous revendions ensuite ces objets à des commerçants de Tchétchénie. À ce moment, je gagnais très bien ma vie, j'avais 2 appartements. En 1994, avec l'arrivée de la guerre, j'ai arrêté de travailler. Lors des bombardements, je suis restée 18 jours dans une cave, ce qui m'a traumatisée.

Après la guerre, je me suis mariée avec Murad et suis venue en Belgique. Durant 4-5 ans j'ai suivi des thérapies pour soigner mes traumatismes, puis j'ai repris le travail, mais pas le commerce. J'ai travaillé dans une boulangerie 2 ans, après j'ai été femme de chambre avenue Louise pour Appart Hôtel puis au Novotel de la Grand-Place et à l'hôtel Ibis.

Quand Murad est parti à Istanbul pour travailler, je l'ai suivi et j'ai quitté mon travail. À notre retour en Belgique après 15 ans, j'ai songé à ouvrir un commerce, mais c'était trop risqué, entre le prêt à rembourser et la difficulté pour trouver du personnel de confiance. Depuis, je suis femme au foyer et je m'occupe de mon mari, de ma fille et de mon petit-fils.

## Entre ici et là-bas

### Capucine

Je ne suis jamais partie à l'étranger plus de 2 mois. À chaque fois, c'était pour les loisirs, des échanges culturels, ou pour aider au développement de projets.

À 20 ans, je suis allée au Burkina Faso pour aider une école à créer une bibliothèque, une salle informatique et une cafétéria. C'était un magnifique voyage et très gratifiant, car la longue préparation de 2 ans avait porté ses fruits.

S'il y a un pays où j'ai rêvé de m'établir, c'est l'Espagne ou le sud de la France. Mais dans des régions éloignées et isolées des villes. C'est toujours resté en état de "rêve", car vivre en autosuffisance est extrêmement difficile et je n'ai pas un métier d'indépendant qui me permettrait de pratiquer à domicile.

Mes parents et mes beaux-parents ont immigré pour des raisons économiques et familiales. Les hommes sont venus de France et d'Espagne en Belgique, avec une épouse, pour gagner correctement leur vie et que leurs enfants puissent avoir une vie de famille plus agréable.

Nous retournons en Espagne et en France tous les ans pour voir les familles qui y sont restées et notre désir d'y vivre revient à chaque fois, car la vie y est plus relaxe qu'à Bruxelles. Mais ce sera pour plus tard, lors de nos vieux jours, pour profiter de notre retraite.

## **Elisabeth**

C'est la Belgique qui m'a vue grandir et m'a donné les moyens de devenir qui je suis aujourd'hui. En remontant dans le passé, je ne veux garder que de la reconnaissance et garder en mémoire les chances qui m'ont été offertes. La nostalgie pour le pays de mes parents, je n'en ai pas, bien que je garde des souvenirs, j'avais huit ans à mon départ.

Avec des regrets et de la nostalgie, on n'avance pas dans la vie. Ma mère a gardé toute sa vie la nostalgie dans le cœur. Mon père par contre a gardé son dynamisme et sa capacité d'adaptation jusqu'au bout. J'ai enraciné ma vie dans les valeurs que mes parents m'ont transmises et j'en ai développé bien d'autres. Le lien territorial a pour moi moins d'importance que l'enracinement dans des valeurs.

Tout au cours de ma vie, j'ai connu différents lieux d'habitations : avec mes parents nous avons déménagé quatre fois ; les quatorze années suivantes, j'ai connu cinq adresses ; depuis mes 36 ans, c'est ma sixième adresse ; cela fait en tout 15 adresses. Si je déménage encore, ce sera pour entrer dans une maison de repos ; ensuite, ma dernière demeure ne sera pas le cimetière, mais le Ciel, ma vraie et unique patrie où je pourrai retrouver tous ceux que j'aurai croisés sur mes chemins de vie.

Chaque changement d'adresse apporte ses défis, ses nouveautés, ses adaptations, ses nouvelles rencontres. Les changements ne m'ont jamais effrayée. Ici sur terre, nous ne faisons que passer. C'est humain de vouloir posséder un morceau de terre, mais souvent le prix à payer ce sont d'énormes sacrifices. Ensuite, bien installé, on se sclérose.

## **Ulysse**

Ma mère était polonaise, elle était une réfugiée politique. Mon père était belge ; il a reçu les honneurs de la Belgique, car il a été dans la résistance. Nous étions 5 enfants. Ma vie a été chaotique depuis ma jeunesse ; j'ai grandi dans des homes pour enfants placés. Ma fratrie a été dispersée en Belgique, nous n'avons plus de contact entre nous.

Quand j'ai eu 17 ans, je suis parti vivre à Anvers pour m'engager dans la marine et m'émanciper des homes, mais en attendant, j'ai travaillé comme cuisinier. Et puis j'ai rencontré ma femme. Finalement, je suis resté 18 ans à Anvers. J'y ai aussi travaillé comme chauffeur de camion pour une société de prêt-à-porter. Je faisais des trajets vers la Turquie, l'Algérie, la Tunisie et j'y restais chaque fois 1 mois. J'ai habité pendant 18 années à Tournai. Et ensuite 18 ans à Bruxelles où je suis arrivé pour me faire soigner, car j'étais alcoolique.

Maintenant, je pense retourner à Tournai ou alors vivre à Liège. J'aime la mentalité des Ardennes, celle du bon vivant, des bûcherons. J'aime les montagnes de Belgique. Je n'aime plus Bruxelles. Je trouve qu'il y a beaucoup d'activités ici, mais rien ne perdure, il n'y a pas de continuité. Bruxelles est une ville qui stagne. Comme le marécage sur lequel elle a été

construite. J'aimerais pouvoir m'investir davantage dans des activités sociales comme la musique, la sculpture, le chant.

### **François Xavier**

Je suis arrivé en Europe à 22 ans, je suis reparti au Rwanda à 27 ans et suis revenu à 32 ans pour ne plus quitter la Belgique.

La sécurité est la principale richesse des pays occidentaux. Elle est installée depuis la 2<sup>e</sup> guerre, mais les jeunes générations ne comprennent pas qu'il faut la sauvegarder. La sécurité juridique, la police, les institutions sont saines, mais cela commence à s'effriter, c'est fragile. On le voit avec l'élection de Trump. L'Europe se fait remorquer par la puissance américaine.

La sécurité est recherchée par la plupart des migrants, moi y compris, même si au début, ce sont les études qui m'ont attiré. Je suis parti du Rwanda avec une petite valise, pour le Burundi, et ensuite la Belgique. C'est la paix et la sécurité qui me manquaient le plus. Depuis 4 générations, ma région d'origine se déchire en conflits internes qui ont généré une large diaspora partout dans le monde.

À mon arrivée en Belgique, j'ai vécu l'expérience d'être un « sans papiers » avant de reprendre pied et de retourner au Burundi. Je pensais y rester pour toujours, je m'y suis qualifié. Je me suis vu même proposer un poste alléchant, avant de brusquement fuir le pays et revenir me contenter de petits boulots en Belgique, mais du moins en sécurité.

Le matérialisme conquérant des pays dits riches m'a heurté d'emblée et déstabilisé pendant une dizaine d'années. Surtout au départ, je ne savais pas y mettre un nom. Les gens ne communiquent pas ici, ils ont perdu la foi, c'est comme s'ils étaient orphelins. En Afrique, même si on ne se connaît pas, on communique.

La paix et la sécurité manquent dans plusieurs pays. La sécurité, y compris sociale, est presque unique en Belgique et en France. Grâce à cela, on se sent impliqué et on a envie de contribuer. J'ai pu le faire en donnant quelques avis et j'ai eu la chance de constater qu'ils avaient été pris en compte. Dans quel domaine ? La réforme de la police, le rajeunissement du corps diplomatique en Afrique, la régularisation des sans-papiers qui travaillent...

### **Marthe**

J'ai grandi du côté de Grimbergen, près de la tour japonaise. Je suis toujours restée en Belgique. Une fois, j'ai eu l'occasion de quitter mon pays, mais j'étais attachée à ma mère et je suis finalement restée. J'aime mon pays, les différentes ambiances selon les quartiers. J'ai plusieurs fois déménagé.

Je vis là où j'ai des amis et là où j'ai des activités sociales. Quand j'étais jeune, j'ai vécu 3, 4 mois dans une communauté religieuse interculturelle (frère Roberti avenue de Tervuren). Je

vivais avec des Marocains, des Africains, des Pakistanais. On partageait nos repas ensemble. J'ai aimé cette expérience.

## **Djamilia**

Je suis venue pour la première fois en Belgique en février 1998, je suis arrivée avec mon mari Murad qui était un activiste en Tchétchénie. Nous avons fait un trajet à pied de 4 mois pour arriver ici, nous étions un groupe de 21 personnes, mais Mourad et moi étions les seules personnes de l'ex-Union soviétique. Nous avons traversé les pays de l'Est, souvent dans la neige. Mais nous avons choisi de rester en Belgique. Pourquoi ? Parce que c'est la capitale de l'Europe et que Murad pensait qu'il y avait plus de perspectives pour les universités et le travail.

Ma fille, qui avait alors 9 ans, est restée avec ma mère en Tchétchénie. Elle ne m'a rejointe que 2 ans après, grâce à un cousin.

À mon arrivée en Belgique, nous avons été hébergés pendant 4 mois dans un centre de la Croix-Rouge à Dinant. J'aimais bien cette ville, car cela ressemble au nord du Caucase. À mon arrivée, j'étais stressée, malade, car j'avais perdu beaucoup de biens.

Après j'ai habité dans un appartement à Schaerbeek, grâce à l'aide du CPAS. Murad suivait des cours de français et Néerlandais à Uccle. C'était l'époque de l'affaire Semira Adamu, cette jeune femme étouffée par un coussin lors d'un retour forcé en avion. Cette affaire très médiatisée a amélioré la situation des réfugiés, elle a permis des régularisations et davantage d'aides au logement.

Ma mère est venue me voir en 99, mais elle n'est pas restée : elle y avait une grande maison et elle voulait mourir en Tchétchénie.

Après 8 années en Belgique, je suis partie en Turquie avec Murad, ma fille et mon petit-fils Mustafa. C'était en 2006. Nous y sommes restés 15 années. Pourquoi sommes-nous partis vivre là ? Car on y avait beaucoup d'amis et que la vie était moins chère qu'ici. Nous vivions dans un quartier résidentiel d'Istanbul, très sûr. Nous sommes revenus en Belgique parce qu'en 2020, il y a eu de la pandémie de Covid et la compagnie où travaillait Murad a fait faillite. De plus, l'enseignement était trop cher pour notre petit-fils, car on devait aller dans des écoles privées internationales puisqu'on était des étrangers.

En 2015, la Russie m'a permis de retourner en Tchétchénie pour voir ma maman qui était paralysée, j'y suis restée 15 jours, juste avant sa mort. Aujourd'hui, je ne voudrais pas retourner y vivre, car elle est dirigée par un tyran, un ami de Poutine. Il y a beaucoup de ressources pétrolières et de gaz. Maintenant, c'est devenu moche, la Tchétchénie a été reconstruite de façon moderne, il y a beaucoup de buildings.

La vie en Belgique est difficile, mais cela a un prix. Ici, je suis libre et cela me rend riche. Avant, j'étais riche de biens, maintenant, je suis riche de liberté. Murad est précieux aussi pour moi, on est mariés depuis 30 ans. Je vis pour ma famille, ma fille et mon petit-fils. J'adore la Belgique. C'est ma maison, même si je me sens souvent stressée et nostalgique.

## Ce en quoi je crois

### **Elisabeth**

Être chrétien est inscrit dans l'ADN du peuple hongrois. Le communisme a essayé à détruire tout cet acquis de plusieurs siècles. La décision de mes parents à venir en Belgique était en grande partie motivée pour que nous, les trois enfants, puissions être éduqués dans les valeurs chrétiennes.

La Belgique était connue, il y a près de 70 ans comme un pays très catholique. Les temps changent, la société change aussi. La chrétienté existe depuis plus de 2000 ans. Ayant traversé des hauts et des bas à travers l'histoire humaine, elle n'est toujours pas prête à disparaître. Aujourd'hui, avoir une spiritualité et rechercher une transcendance sont assez à la vogue. Pour garder une vie saine et bien équilibrée, on nous donne des exercices à faire et des pratiques qui nous recentrent sur notre bien-être personnel. La spiritualité chrétienne nous centre sur la personne de Jésus-Christ qui nous décentre de nous-mêmes.

J'avais 15-16 ans quand une foi personnelle s'est réveillée en moi. Je voulais approfondir et mieux connaître cet héritage transmis par mes parents. J'ai eu l'audace de donner de la place à Dieu dans ma vie et de vivre pleinement dans ce monde d'une manière engagée. Tout en sachant que mes valeurs souvent ne peuvent pas être comprises par ceux qui se mettent eux-mêmes au centre de tout.

Ma foi en Jésus-Christ me donne une liberté incomparable parce qu'elle me permet de vivre totalement dans une joyeuse confiance.

## **Bernadette**

Je suis née dans une famille catholique. Je me souviens des rituels. Par exemple, le matin, mon père faisait une croix à l'arrière du pain pour le bénir. On faisait un signe de croix avant de manger. Dans chaque chambre, il y avait un petit bénitier et chaque fois qu'on entrait dans la pièce, on faisait le signe de croix. Ce que j'ai retenu de la religion ? C'est un code de conduite. Mais je n'ai jamais vraiment senti la foi. Je n'ai pas vraiment réussi à rentrer dedans.

Nous allions parfois à la confession le samedi après-midi - j'en garde un souvenir de honte - et à la messe tous les dimanches. Après celle-ci, on déjeunait avec des petits pains et du boudin blanc. Je suis allée à l'école catholique. On faisait la prière tous les matins. On avait cours de religion tous les jours. Et les points valaient autant que les autres matières. J'allais aux mouvements de jeunesse catholique. J'y retrouvais les mêmes jeunes, c'était un vase clos.

L'église, avec ses rassemblements religieux, permettait aussi de nous retrouver entre jeunes. En me mariant, j'ai pris mes distances par rapport à cela, mais j'ai gardé le souci d'une vie spirituelle. Par exemple, à travers des méditations ou par l'écoute d'émissions religieuses à la radio. Les valeurs sociales qui m'animent sont la justice, la fiabilité, l'engagement, la confiance, le respect de l'autre. Ce sont des valeurs transmises par la religion catholique et je les transmets à mon tour. Je suis contente, car mes enfants ne sont pas tombés dans le consumérisme, le matérialisme. Une phrase importante pour moi, c'est « Trouve ton étoile et suis-la ! ». Mon étoile à moi, c'est une force vive toujours présente, un désir de grandir. Je crois à quelque chose qui nous dépasse et qui justifie que l'on soit là.

## **François Xavier**

Tout jeune, on baignait dans la foi, c'était comme cela. On n'avait pas besoin de croire ou pas. On était monothéiste, même avant la colonisation. Les cultures étaient différentes, mais pas les valeurs : ne pas voler, ne pas mentir... J'ai voulu devenir prêtre, mais mes parents ne voulaient pas, car la réussite pour eux c'était se marier, faire de la politique, servir son pays... Quand j'ai été au séminaire, chez les Pères blancs, j'ai appris la théologie, la doctrine, mais paradoxalement, cela m'a déconnecté de la religion. Je suis allé jusqu'au bout de la formation, mais je n'ai pas poursuivi.

Jeune, j'aimais méditer en me promenant, en récitant le chapelet. Mais une nuit, j'ai vécu une expérience étrange : je me suis senti comme foudroyé. On m'a retrouvé couché, près de la route, le lendemain matin. J'avais tout oublié et j'étais devenu soudainement athée. Pourquoi Dieu permettait tout le malheur dans mon pays : les réfugiés, les massacres, le matérialisme... ? Ça a duré 6 années, les plus pénibles de ma vie, j'étais comme désaxé.

Après, à 29 ans, j'ai réalisé que le monde dans lequel on vit n'est qu'un monde parmi d'autres, qu'il est englobé dans d'autres mondes. Savoir cela a fait que je n'ai plus eu besoin de croire ni d'appartenir à une religion en particulier. Cela me donne beaucoup de paix, c'est une grâce.

Et cela me permet d'avoir parfois d'autres réactions que les autres personnes en cas de difficulté. Mais j'ai du mal à communiquer à propos de cela.

### **Marthe**

Dieu fait de nous des frères et sœurs. Lorsque des gens se rencontrent et prient ensemble, cela crée des liens. Par exemple, avec Élisabeth. Nous nous sommes rencontrées au début des années septante. Nous avons suivi des cours à Lumen Vitae. À ce moment, je voulais devenir professeur de religion, mais je n'ai pas été au bout de cette formation. Par la suite, on s'est retrouvées occasionnellement dans des églises. Ce matin, je suis passée à l'église de la place du jeu de balle et il y avait une lecture de la Bible. J'y vais de temps en temps à la messe de 8h.

### **Djamilia**

En 1984, sous Gorbatchev, il n'y avait pas de religions. En tout cas, pas officiellement, car elles se vivaient clandestinement. Ma mère a toujours prié Allah avec toute la maison, même s'il n'y avait pas de mosquée. À ce moment-là, les gens de différentes religions se respectaient. Il y avait beaucoup d'immigrés en Tchétchénie. Beaucoup de bébés ukrainiens ont été envoyés en Tchétchénie pour fuir la grande famine de 1928-1929, au temps de Staline. Ma grand-mère a adopté 5 bébés ukrainiens. Beaucoup de Juifs ont émigré aussi en Tchétchénie. La cohabitation se passait bien.

Je pense qu'il n'y a pas besoin de mosquée pour prier. S'il n'y a pas de mosquée, je peux aller prier dans une église. Maintenant, en Tchétchénie, il y a beaucoup de mosquées très luxueuses, de synagogues. On a exproprié beaucoup de personnes pour les construire. Moi, je ne veux pas y aller : il y a beaucoup d'or alors que certains n'ont même pas à manger.

Je pense que la religion doit se passer dans le cœur et c'est la même chose pour toutes les religions. Le plus important, ce sont les actions. Par exemple, donner l'aumône, 10 pour cent de tes revenus. Ici, on s'invite aux fêtes religieuses. Par exemple, au ramadan, j'invite Élisabeth et je participe à la fête de Pâques. Je prie à la maison, car la mosquée d'ici n'est pas ouverte aux femmes.

### **Capucine**

J'ai été élevée dans une famille catholique pratiquante. Nous allions tous les dimanches à la messe. J'ai suivi des cours de catéchisme et j'

ai fait des retraites. J'ai été baptisée, j'ai fait ma petite et ma grande communion ainsi que ma confirmation.

J'ai fréquenté deux paroisses. Celle de l'église Saint Charles à Molenbeek-Saint-Jean et celle de ma grand-mère maternelle, à l'occasion de nos visites plusieurs week-ends par mois à Villereau Herbignies en France.

Je suis toujours allée dans des écoles catholiques et j'ai été 1 an dans un internat tenu par des sœurs à Soignies. Nous faisons plusieurs prières au cours de la journée dans la chapelle.

En grandissant, la religion n'a plus tenu autant de place, mais mes croyances restent importantes dans ma vie. J'espère transmettre à mes enfants des valeurs qui y sont attachées comme le partage, le respect et la tolérance envers son prochain.

J'ai cependant fait le choix de ne pas baptiser mes enfants pour qu'ils puissent choisir par eux-mêmes la religion ou les préceptes qu'ils veulent suivre plus tard dans leur vie.

À part la religion, je crois également en la puissance de la nature et en la nature humaine. Je crois en l'évolution des choses selon tes actions, au bon et au mauvais Karma en quelque sorte.

## Les changements et événements dont je suis témoin

### **Ulysse**

Je suis né en 1950 d'une mère russe, d'origine ukrainienne. J'ai grandi avec une mentalité d'après-guerre, c'est-à-dire qu'on était encore un peu inquiets. À l'arrivée du téléphone portable en 1998, je me souviens qu'il fallait sortir pour capter les ondes.

L'arrivée d'internet a changé beaucoup de choses. C'est une grande facilité. Mais aussi la source de problèmes comme la pédophilie, les réseaux criminels. J'ai eu mon premier ordinateur il y a seulement 8 ans, certaines choses restent compliquées pour moi.

### **Bernadette**

J'ai été conçue à la fin de la guerre 45. Notre institutrice nous appelait « les enfants de la guerre », elle nous trouvait turbulents. J'ai grandi dans une famille catholique conformiste, il y avait beaucoup de non-dit, de tabous : sur les athées, sur les autres religions. Cela ne m'aidait pas à grandir en confiance ni à développer ma curiosité.

Je suis enfin née au monde quand j'ai commencé mes études supérieures à Bruxelles. La fin des années 60 m'a ouverte à l'art, la politique, le féminisme. C'était l'époque des premiers pas sur la lune, des débuts de l'écologie, de Maurice Bédart, du « Walen buiten », de la pilule et, plus tard, de la dépénalisation de l'avortement. Je me suis mariée en surfant sur cette vague

pleine de liberté, de projets, d'envie de créer un autre monde : par exemple, en rêvant d'une autre école pour nos enfants. Une nouvelle littérature jeunesse se développait.

On cherche à se réaliser avec ces nouvelles valeurs, mais des catastrophes nous secouent et nous obligent à ajuster nos rêves. L'indépendance du Congo, en 1960, nous a fait ouvrir les yeux sur les méfaits de la colonisation : avant celle-ci, nous admirions les coloniaux de notre famille. L'accident de Tchernobyl, en 86, a amené la pollution à notre porte. Heureusement, la chute du mur de Berlin a apporté une belle respiration en 1989. L'affaire Dutroux, en 1996, a questionné nos attitudes de parents, nous a culpabilisés : nous devons mieux protéger nos enfants, mais en fait nous les avons emprisonnés dans nos peurs. Deux autres événements tragiques m'ont également marquée : le génocide du Rwanda en 1994 et une explosion de gaz à Theux, où j'habitais, détruisant le centre-ville.

La plus belle invention pour moi ? La lessiveuse automatique ! Beaucoup d'inventions sont belles, mais on les pervertit rapidement. Par exemple, le smartphone qui, aujourd'hui, nous coupe de la communication ici et maintenant.

### **François Xavier**

Les changements technologiques ont été très rapides. Au début des années 70, à Liège, la salle de télévision, dans notre immeuble de 10 étages, se trouvait au rez-de-chaussée. Le téléphone mural, à réserver auprès de la réception, se situait au premier étage. Quand internet est arrivé, je m'y suis intéressé, mais je n'ai pas vraiment réussi à prendre le train en marche. Je me sens aujourd'hui en rupture numérique.

La fin des empires coloniaux a été marquante. Cela a créé de grands bouleversements au niveau mondial et le déséquilibre est toujours là. Pendant la colonisation, il y avait au Rwanda une certaine paix coloniale. Les décolonisations ont surpris les pays, les peuples.

Les vols internationaux, en plus des télécommunications, ont changé le visage du monde et brassé les peuples. Actuellement, les GAFAM et l'intelligence artificielle permettent de nouveaux bouleversements. Le confort matériel a augmenté et rendu la vie plus simple, ce qui ne veut pas dire que nous soyons plus heureux.

### **Marthe**

Je trouve que rien n'a changé. On prédisait un autre monde pour l'an 2000, il n'en est rien. On prédisait le retour de Jésus, je ne sais pas ce qu'il en est. Est-il revenu ?

Il y a 2 mondes : le monde du travail et le monde de l'amitié. Comment trouver de belles initiatives ?

Je trouve que beaucoup d'inventions comme le GSM ne sont pas nécessaires. Cela crée des besoins. Nous avons eu la télévision lors de la mort de Claude François. Mais après, je me souviens qu'on devait se taire pour écouter le JT, cela coupait la communication.

Les catastrophes naturelles qu'on connaît aujourd'hui, le réchauffement climatique, ce n'est pas normal. Dieu n'a plus sa place dans notre monde, donc il se dérègle. Les gens devraient retrouver la foi. Si on est chrétien, il faudrait lire la Bible.

## **Djamilia**

Voici trois dates importantes pour moi : en 91, la fin de l'empire soviétique ; en 94, la guerre de Tchétchénie et, en 97, mon arrivée en Belgique.

Au temps de l'Union soviétique, les écoles fonctionnaient bien, l'enseignement était d'un bon niveau - le niveau scolaire des écoles ici est moins bon qu'en Union soviétique autrefois. Il y avait de la discipline, les médecins étaient bien.

Une chose difficile là-bas ? On ne pouvait pas quitter le pays. Tous les pays sous gouvernance soviétique vivaient à l'intérieur de leurs frontières. La première fois que j'ai quitté le pays, c'était à 7 ans, lors d'un voyage en Jordanie. Beaucoup de Tchétchènes ont de la famille par là. J'y ai découvert la liberté, entre autres la liberté de parole, car en Union soviétique, on devait toujours se méfier des autres. À la chute de l'empire soviétique, on a connu 3 années de grande liberté. Mais après, il y a eu la guerre et nous nous sommes retrouvés en pyjama dans la neige !

En 2015, ma maman est décédée, mais heureusement, en 2017, est né Mustafa, mon petit-fils ! C'est le plus beau changement pour moi : avec lui, j'oublie le stress et les douleurs, je redeviens jeune. Je remercie chaque jour.

La politique européenne doit se renforcer contre le bloc russe et celui de Trump. Même ici, il y a des espions russes, on doit continuer à se méfier. Ce qui arrive aujourd'hui en Ukraine était prévisible depuis longtemps.

## **Capucine**

Pour ce qui est du changement, je dirais le grandissement de l'insécurité. Elle est apparue en même temps que les « marches blanches » et a continué avec les attentats Twin tower, Bataclan, aéroport et métro. J'ai perdu beaucoup de libertés et mes enfants encore plus. Les fusillades de ces derniers temps n'améliorent en rien ce sentiment.

## **Elisabeth**

En traversant les différents âges de ma vie, j'ai été témoin actif des changements importants du monde qui m'entoure. J'ai connu jusqu'à présent six générations et, dans quelques années, je pourrais bien encore être là pour accueillir la septième dans ma famille.

L'idéal serait de pouvoir interagir avec les autres générations, mais trop souvent l'intergénérationnel s'affaiblit de plus en plus. Habiter dans une maison unifamiliale où chaque génération aurait son propre étage et appartement, pourrait résoudre bien des problèmes, et pour les plus jeunes et pour les plus âgées. Plus personne ne conçoit encore une telle cohabitation avec les membres élargis de la famille, mais il existe quelques initiatives privées, des habitats groupés, qui essayent de pallier ce manque.

La première cellule du vivre ensemble, c'est la famille. Si le départ dans la vie déjà est manquant, c'est toute sa vie que l'on en porte les conséquences. Or aujourd'hui, une maladie ronge nos familles, à voir toutes les nouvelles formes de familles qui existent. Toute relation est difficile à vivre. Il n'y a rien de plus différent qu'un homme et une femme et pourtant c'est la base de toute relation : une égalité dans la différence. Sans une personne de référence, nos jeunes se retrouvent seuls pour se former et entrer dans le monde des adultes, ballottés par tous les courants.

Le monde artistique connaît un boum. C'est le meilleur endroit pour exprimer le mal-être de la société et de tous les lieux où la vie est bafouée. Si l'art peut être une bonne thérapie pour beaucoup, il est aussi trop souvent une échappatoire pour s'évader de la vie réelle.

L'égoïsme et la domination sont partout présents. L'homme rejette la mort, alors c'est ici et maintenant qu'il veut se satisfaire et profiter au maximum des biens terrestres. Ce qui manque le plus, c'est de recevoir de quelqu'un de plus grand que soi, le « la » de la symphonie de notre vie. L'homme s'est placé au centre du monde. Il se croit superhéros. Il ne sait plus d'où il vient ni quelle est sa destinée.

Éthique, religions, liberté, égalité, fraternité sont autant de valeurs à redécouvrir ensemble.

## Une fierté, un rêve ?

### **Bernadette**

Une grande fierté ? Je suis fière d'avoir choisi un nouveau nouveau projet de vie à 75 ans en intégrant un habitat groupé participatif pour seniors, loin de chez moi. J'ai déménagé de Theux où j'avais vécu 50 ans, je suis partie de rien et j'ai dû recréer un réseau social et culturel. N'est-ce pas la première fois que j'ai vraiment décidé toute seule ?

Adolescente, je rêvais de faire de l'équitation. Mais le budget pour ce loisir n'était pas au goût de ma mère. Et pourtant, mon frère faisait de la spéléo et du hockey. En même temps, je n'étais pas une enfant téméraire... Mon rêve me dépassait un peu et je n'ai pas insisté. De même, pour mes études, j'aurais voulu aller à Louvain étudier la psycho, mais je me suis finalement rabattue sur des études de logopède, plus courtes, pour satisfaire ma mère. Adolescente, je voulais aller en pension, mais là aussi, vu le coût, je n'ai pas insisté, même si mon frère l'a fait.

Je rêvais de me marier et d'avoir 7 enfants. Voilà un rêve qui s'est presque réalisé.

Mon plus grand rêve aujourd'hui ? Faire un voyage en montgolfière, pour mes 80 ans, même si j'ai le vertige.

### **François Xavier**

J'ai toujours eu ce dont je rêvais puis, quand je l'avais, un autre rêve arrivait. Enfant, j'ai rêvé d'avoir une montagne de richesse et d'argent pour pouvoir développer mon pays. Quand j'ai eu 29 ans, j'ai été riche et j'aurais pu le faire, mais j'ai été spolié et j'ai tout perdu.

Dans l'histoire du monde, il y a des périodes surchargées et puis des transitions. Après la 2e guerre, il y a eu plus de cohésion, un pas en avant dans l'unité de l'humanité. J'ai le rêve d'un monde qui se connaisse un peu mieux. Je me rends compte que la recherche scientifique avance en parallèle avec la théologie. Je pense que la science va à un moment démontrer qu'il y a un monde parallèle, un autre monde qui existe... Mes pressentiments se réalisent souvent.

J'ai eu des rêves comme celui de faire la médecine et j'ai eu des occasions, mais ce n'est pas vraiment ça la vraie vie.

### **Marthe**

J'ai toujours rêvé de cinéma, d'art. Mon père faisait de la sculpture et de la gravure. Ma mère, elle, jouait au piano, elle m'a appris quelques morceaux simples. Récemment j'ai joué un morceau à des enfants, lors d'un événement associatif, et je leur ai montré comment le jouer. Par après, je les ai entendus le jouer à leur tour. Je trouve que l'art connecte les gens. Maintenant, avec Claude, je vais au cinéma, au théâtre.

## **Djamilia**

Je suis fière d'avoir une fille et Mustafa, mon petit-fils. Je suis fière d'avoir encouragé Murad dans ses études, de l'avoir poussé à faire un doctorat. Je peux être fière aussi d'avoir bien pris soin de ma maman.

## **Elisabeth**

Dans ma jeunesse, je n'ai pas rêvé de grandeur, d'avoir, de voyages... J'ai surtout rêvé d'avoir une vie accomplie, d'être une femme équilibrée, de savoir gérer ce que j'aurais à gérer. J'ai assumé ma vie telle qu'elle a été, avec ses hauts et ses bas. Je suis surtout fière d'avoir osé greffer ma vie entièrement sur Dieu et je ne suis pas déçue. Avec cette vision, la vie devient une histoire sacrée et le regard que je jette sur le monde reste positif.

C'était le Noël de 1959, j'avais 9 ans quand j'entendis à la radio que, cette année-là, dans le monde entier, il n'y avait pas de conflit armé. Aujourd'hui, je rêve de connaître encore notre monde avec des armes qui se taisent. J'aimerais voir naître dans notre monde la conscience que c'est le cœur de l'homme qui doit changer si l'on veut la paix. Je voudrais revoir mon Église avec plus de vigueur, fréquentée par des gens qui savent redonner la juste place à Dieu dans leur vie.

Puis, le rêve pour ma vie est que je puisse avancer activement, avec lucidité vers les années qui me seront encore données. Savoir adapter mon habitation, mes avoirs, mon mode de vie, selon mes besoins et mes capacités physiques. À quoi bon garder du superflu chez moi, des objets dont je n'ai plus l'utilité ? Ne pas me laisser non plus surprendre par une étape suivante de ma vie qui pourrait bien être une maison de repos, si la santé laisse à désirer. Pourquoi vouloir galérer toute seule ? Ma plus grande richesse restera la rencontre avec les autres. Savoir gérer les décisions de sa vie jusqu'au bout. J'ai dans le cœur, gratitude, bonheur, confiance et sérénité. Que désirer, que rêver d'autre ?

## Évaluation

### François Xavier

La salle Tissâges où se sont déroulées nos rencontres va rester pour moi un bon site relais où j'aimerais faire escale. Les silences d'un Claude, voire d'un Ulysse et d'une Marthe m'ont beaucoup parlé. J'ai l'impression qu'ils ont beaucoup de mal à s'inscrire pleinement au sein du monde officiel. Et qu'ils évoluent volontiers dans leur monde parallèle, ballottés par le vent. Ils ont une forme de liberté. Je trouve que ceux qui ne s'attachent pas aux choses et aux lieux, qui déménagent et voyagent, sont plus libres.

J'ai regretté d'avoir raté la séance sur le thème « être homme/être femme » : entendre le témoignage de Bernadette m'aurait beaucoup intéressé du fait peut-être que, comme moi, elle a été témoin d'une époque, d'un pays.

Le parcours d'Elisabeth m'a fait penser aux stéréotypes cléricaux et aux mondes formatés que les différentes églises proposent à leurs fidèles. Son expérience m'a rappelé mes cours de religion au Rwanda : vouloir convertir les autres, penser que son monde « est » le monde.

Un grand merci à Sylvie et à Capucine pour de telles rencontres, porteuses de paix et de découvertes réciproques. J'ai été touché par les pleurs d'une Djamilia arrachée autrefois à son pays et qui n'a toujours pas réussi à s'en remettre.

Sans le savoir, nous semblons tous faire un même parcours, comme aspirés par une même force invisible.

### Marthe

J'ai découvert qu'on était tous un peu les mêmes, qu'on aspirait au bonheur. Je n'avais pas beaucoup de stéréotypes, donc je n'ai pas vraiment changé en participant à nos rencontres. J'ai été touchée par la sagesse d'Ulysse, son côté autodidacte : on sent que c'est vrai. J'ai été aussi touchée par Djamila, par son amour pour son mari.

J'ai aimé les rencontres. Les liens sociaux, cela peut remplacer une famille.

### Djamilia

J'ai beaucoup aimé nos rencontres. Cela m'a donné de l'énergie. J'ai aimé écouter les histoires des autres, même s'il y avait des drames, parfois. Les deux premières fois, c'était un peu difficile pour moi, car on ne se connaissait pas. Mais après, j'ai été en confiance pour partager et j'ai même eu du mal à ne pas trop parler.

## **Elisabeth**

C'est plutôt rare de trouver des lieux où l'on puisse exprimer en vérité ce que l'on fait remonter de très loin en soi. Je ressens un très grand respect pour l'histoire de chacun. Dommage que, dans la vie réelle, ce soit presque impossible de se rencontrer à ce niveau-là. La mixité sociale n'est pas évidente à vivre. Chacun se réfugie dans le groupe de ses semblables, pourtant ce pourrait être un enrichissement réciproque. Toutes les expériences de vie sont semblables sous d'autres formes. On traîne certaines lourdeurs à longueur d'année, juste parce que l'occasion nous manque de les déposer.

## **Ulysse**

J'ai préféré écouter les autres que parler de moi. Je me suis senti touché par les témoignages des autres. Ecouter me stabilise et me donnait envie de revenir.

## **Bernadette**

C'était une première pour moi de rencontrer des personnes « étrangères » et d'apprendre à les connaître un peu. À Theux, pendant 50 ans, j'ai toujours été dans un milieu assez fermé, avec des personnes qui se ressemblent. Dans cette commune, le bourgmestre préférait donner de l'argent à la ville de Verviers que de construire des logements sociaux. Quand il y avait un étranger sur une des photos de classe de mes enfants, c'était un enfant adopté ! Rencontrer des personnes « étrangères » m'aide à visualiser autrement ces personnes, à leur donner une épaisseur. Au-delà de la personne physique que je vois, il peut y avoir quelqu'un. Cela permet de les sortir de l'anonymat. Ce ne sont plus des personnes que mon regard traverse.

J'ai été frustrée de n'avoir pas pu être pleinement engagée, à cause de mes soucis de santé, et aussi du fait que certaines personnes n'ont pas pu être plus régulières. Je regrette d'avoir manqué la séance sur ici et là-bas. Cela induit une discontinuité par rapport à la découverte de la différence. J'ai pris connaissance de nos différences lors du partage sur nos croyances. J'ai envie de continuer à participer à d'autres rencontres, de renouveler l'expérience.

À un certain moment, j'ai eu l'impression que les changements que j'ai vécus étaient peu de choses par rapport aux autres et que ma vie avait été relativement simple et protégée.